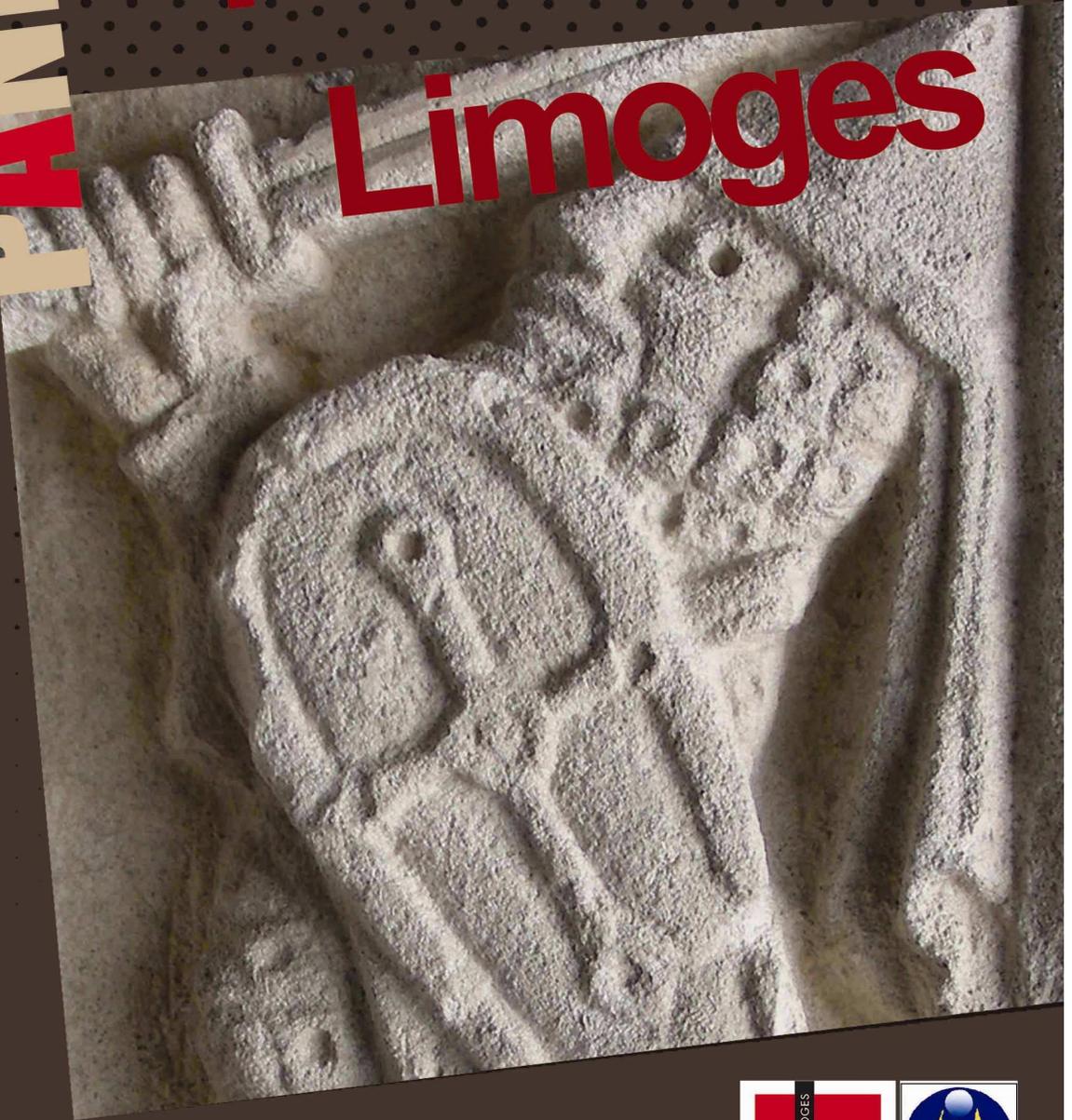


PANNEAUX

de salles
gros caractères

Histoire de Limoges



1. Fondation de la ville antique

Placé sur un axe stratégique, un site agréable est choisi pour installer la capitale de la Cité des Lémovices.

Le site de Limoges possédait tous les atouts pour séduire les urbanistes romains.

Ce coteau de la rive droite de la Vienne, encadré par deux vallons, présente en effet un replat étendu bien drainé et ensoleillé d'une soixantaine de mètres de dénivelé.

Ses berges rocheuses (220 mètres d'altitude) sont directement accessibles aux charrois car sous la Vienne pouvait être franchie aisément.

Utilisé depuis l'âge de Fer, ce gué (lieu-dit de La Roche-au-Go) se trouve de plus sur un itinéraire commercial d'importance joignant l'Armorique à la Méditerranée par le Poitou, et à proximité d'autres cheminements séculaires.

Son intérêt va être encore renforcé par l'instauration, au sommet du coteau, d'un carrefour stratégique : la

voie d'Agrippa, nouvel axe tracé par le gendre de l'empereur Auguste, reliant Lyon à Saintes.

Si l'association d'un replat, d'un gué et d'un microclimat fut donc déterminante pour la fondation vers 10 avant Jésus-Christ d'une ville nouvelle, les Romains souhaitaient aussi doter les Lémovices - terme utilisé par Jules César dans *La Guerre des Gaules* pour désigner les Gaulois établis dans l'actuel Limousin - d'une véritable *civitas*, unité territoriale, politique et administrative portant leur nom.

En gommant les agglomérations indigènes existantes, ce chef-lieu de cité, dont le nom Augustoritum signifie littéralement « gué d'Auguste » et qui s'est voulu d'emblée prestigieux, devait également faciliter un mode de vie commun entre les populations gauloise et romaine.

2. Augustoritum au 2^e siècle

A la suite de son voyage en Gaule, l'empereur Auguste eut l'initiative, 10 ans environ avant Jésus-Christ, de la création d'une ville nouvelle destinée à servir de métropole aux Lémovices.

Le nom double (*Augusto-ritum*) qui lui est alors attribué associe de manière significative l'élément gaulois à l'origine de son existence (*ritum* : le gué) et le nom de son fondateur.

Elle est établie selon un schéma géométrique rigoureux introduit par les Romains jusqu'aux limites de leur empire : un réseau de rues parallèles orientées sud-est/nord-est (les *cardines*) croisent à angle droit un autre réseau de rues, orientées cette fois nord-ouest/sud-est (les *decumani*).

Sur au moins 65 hectares, ce quadrillage délimite des *insulae* (ou îlots) aménagées en terrasses, réservées à des édifices publics ou loties de maisons et d'immeubles.

À cause des rochers bordant la rivière, l'itinéraire protohistorique nord-sud est déplacé en amont de l'ancien gué.

Devenant le *cardo maximus* de la ville, cette épine dorsale de l'agglomération franchit la Vienne grâce à un passage constitué de dalles juxtaposées renforcées par des pieux de bois, vite remplacé par un pont.

Venant du sud, le voyageur pouvait apprécier l'étagement spectaculaire de cette parure monumentale : du théâtre s'adossant au pied du coteau, à l'amphithéâtre visible 5 km à la ronde, en passant par le *forum*, immense place bordée de boutiques et cœur battant de la *civitas*.

Grâce aux fouilles archéologiques menées depuis les années 1960, le plan d'urbanisme de Limoges antique est le mieux connu de toutes les villes de l'ancienne province d'Aquitaine.

3. L'équipement monumental

Une capitale de cité florissante dont les édifices d'utilité publique doivent beaucoup aux largesses de généreux bienfaiteurs.

Augustoritum dispose au début du 2^e siècle de tous les bâtiments publics indispensables à l'expression de la civilisation romaine :

- le forum, aux dimensions spectaculaires (300 m de long sur plus de 100 m de large), qui sert de centre politique (curie), judiciaire (basilique), religieux (temple), mais aussi commercial (boutiques abritées sous les vastes portiques de l'esplanade)
- un théâtre et un amphithéâtre (l'une des rares agglomérations des Gaules à posséder ces deux équipements de spectacle)
- des thermes, dont la qualité des sols s'accorde à la richesse des murs lambrissés de plaques de marbre
- un pont long de 100 m, dont les piles en grand appareil de granite subsistent (actuel pont Saint-Martial).

Ce développement architectural et urbain est stimulé par l'émulation qu'entretiennent les notables locaux.

Adhérant aux valeurs impériales, ils ont en effet le devoir de faire profiter de leurs richesses l'ensemble de la collectivité. Désignée du nom d'évergétisme, cette générosité consiste à offrir des divertissements mais aussi à financer la construction des bâtiments publics.

En faisant graver en bonne place leurs noms, ces bienfaiteurs souhaitent, assurément, voir rejaillir leur prodigalité sur leur descendance.

Si ce faste et cette gloire sont « intéressés », ils fondent aussi indiscutablement la cohésion sociale et politique des citoyens et, dans le cas présent, perpétuent de façon inespérée, par-delà les siècles, le souvenir de Postumus et de Taurus, même si, pour ce dernier, la nature de ses bienfaits est tombée entre-temps dans l'oubli...

4. De somptueuses maisons

« Déjà les mœurs, les arts, les alliances, confondent les notables gaulois avec nous ; qu'ils nous apportent aussi leurs richesses et leur or, plutôt que d'en jouir seuls. »

Tacite, *Annales* (110 ap. J.-C.)

Les fouilles menées depuis les années 1960 ont dévoilé une flagrante disparité sociale entre des habitations communes et huit résidences « à la romaine » très ostentatoires.

La « Maison des Nones de Mars » (vers 30-45) l'illustre de façon éloquente : son plan est directement importé de Campanie, sa décoration s'inspire du 3^e style pompéien, son ampleur (près de 4 000 m²) et son luxe associant mosaïques, peintures et stucs la classent enfin au même rang que les demeures patriciennes les plus prestigieuses de Rome.

L'aura que ce palais urbain avait acquise se déduit d'ailleurs de la conservation scrupuleuse que ses propriétaires successifs lui ont témoignée.

Le goût raffiné de l'aristocratie lémoine est aussi visible dans la « Domus de la rue Vigne de Fer » qui fit l'objet d'une fouille de sauvetage pionnière en 1962. Les peintures de son péristyle, remarquables par la variété et l'originalité de ces motifs, évoquent là-aussi Pompéi.

Mais à partir du dernier tiers du 3^e siècle, la conjonction entre difficultés économiques, sociales et politiques conduit les élites à résider dans leurs domaines champêtres, entraînant l'abandon des îlots urbains, pillés puis démolis.

Ainsi l'extrême rareté des mosaïques mises au jour s'expliquerait-elle par la récupération quasi-systématique des tesselles colorées afin de réaliser, au Moyen Âge, les premiers émaux limousins.

Les maisons rurales qui ont pu faire l'objet d'études, comme la *villa* de Brachaud (remaniée au 4^e siècle), aux portes de Limoges, attestent la qualité architecturale et décorative exigée encore tardivement par cette aristocratie foncière.

5.

Apports de l'archéologie urbaine

Les dernières décennies du 20^e siècle ont favorisé l'archéologie urbaine. Désormais, avant tout chantier, la mise en œuvre de diagnostics et de sondages puis, dans certains cas, la réalisation de fouilles, permettent de prendre des mesures de sauvegarde concernant les éléments significatifs des « archives du sol » mis au jour.

A Limoges, l'une des plus récentes découvertes remonte à l'Antiquité tardive et à la fondation de la Cité. Il s'agit des vestiges du baptistère paléochrétien dévoilés lors de l'aménagement de la place Saint-Etienne, en 2004.

Daté vers 430, accolé dès sa construction à la cathédrale primitive, il apparaît comme l'un des plus grands baptistères des Gaules (près de 300 m² d'emprise au sol).

Son plan original consistait en un hexagone au centre duquel était creusée une piscine circulaire où les adultes convertis au christianisme étaient baptisés par immersion.

La fouille a révélé l'existence de revêtements muraux en marbre et en serpentine et de pavements décoratifs en calcaire taillé et peint.

Tout à côté, les fouilles réalisées entre 2004 et 2007 sur le site du musée, ont confirmé son occupation antique dont la première trace est un fossé correspondant à l'enceinte sacrée qui délimitait l'espace urbain du 1^{er} siècle.

L'actuelle cour du musée a vu se succéder une *domus* avec thermes (3^e-6^e siècles), l'installation du groupe épiscopal (7^e-8^e siècles) puis la construction au 13^e siècle de la demeure de l'évêque.

Préalable au creusement d'un parc de stationnement souterrain en 1995, la fouille de la place de la Motte correspond au site stratégique de la motte vicomtale (10^e-13^e siècles), cœur du « Château » de Limoges.

La découverte de chaussures en cuir est exceptionnelle à Limoges, où la nature acide du sol ne permet habituellement pas la conservation des matériaux organiques, ici favorisée par l'environnement humide d'anciens fossés transformés en étang.

6. L'abbaye Sainte-Marie de la Règle

En contrebas du chevet de la cathédrale, une église dédiée à la Vierge est érigée avant 817 en monastère féminin, à l'initiative de Louis le Pieux, fils de l'empereur Charlemagne.

Incendiée en 1105, cette vénérable abbaye Sainte-Marie de la Règle est reconstruite au cours du 2^e quart du 12^e siècle.

Sa façade est alors décorée de reliefs sculptés, qui sont de parfaits exemples de l'art roman et dont le musée conserve plusieurs exemples.

Bien qu'aucune description ou illustration antérieure à la démolition complète de l'abbatiale au début du 19^e siècle, ne permette de restituer le décor sculpté de sa façade, ces éléments rectangulaires ou cintrés constituent la moitié des reliefs actuellement répertoriés, censés en provenir.

Le portail nord associait sans doute aux signes du zodiaque, les travaux des mois et un thème

iconographique indéterminé, selon un système décoratif assez archaïque. L'abbesse et le sculpteur souhaitaient probablement faire écho aux frises de l'Antiquité tardive, dont certains vestiges étaient encore présents dans la ville de cette époque.

Mais la densité de la composition dans laquelle personnages et cadre se modèlent mutuellement pour occuper toute la surface disponible - la fameuse « loi du cadre » ici magnifiquement illustrée - est spécifiquement romane.

De même, cette verve narrative qui réunit animaux réels ou fabuleux, sujets à d'infinies et inventives variations, emprunte indéniablement certains motifs aux manuscrits réalisés dans les ateliers d'enluminure ou *scriptoria* de Limoges.

7. Limoges de l'Antiquité tardive à l'an Mil

Entre la fin de l'Antiquité et le Haut Moyen Age, la « Cité de Limoges », regroupée autour de la cathédrale, voit lentement émerger, à trois 300 mètres de ses remparts, un second noyau d'habitation, clos lui aussi par une enceinte. Ce dédoublement marque durablement le paysage urbain, alimentant de nombreuses rivalités...

Au début du 4^e siècle, sous l'effet des difficultés économiques, de l'insécurité due aux intrusions de peuples germaniques et des bouleversements sociaux, *Augustoritum*, comme d'autres cités gallo-romaines, se rétracte, amenant progressivement sa population à se replier sur un promontoire fortifiable, à l'est de l'ancienne ville. C'est aussi l'époque où une nouvelle religion - le christianisme, s'implante à la suite de la mission de Martial, évangéliste venu de Rome.

Une enceinte enserre vraisemblablement cette éminence qui prend, au 5^e siècle, le nom de « Cité de Limoges ». Administré par les évêques, successeurs

de saint Martial, le Puy Saint-Étienne se transforme en Cité dotée d'un groupe épiscopal comprenant la cathédrale, le baptistère et une église Sainte-Marie.

A partir du 6^e siècle, des clercs dépendant de la cathédrale assurent le service d'un lieu de culte établi à l'emplacement du tombeau de saint Martial.

Erigé en abbaye par Charles le Chauve au 9^e siècle, l'établissement qui draine un nombre croissant de pèlerins devient le noyau d'un second bourg qui se transforme en une ville marchande, à son tour fortifiée : le « Château Saint-Martial ».

Vers l'an Mil, la Cité de l'évêque doit donc tenir compte du « Château Saint-Martial », pôle d'attraction placé sous la houlette d'abbés puissants, dont la basilique est un grand centre de pèlerinage. Ce lieu d'échanges et de foires abrite aussi la résidence des vicomtes de Limoges (une motte castrale cernée d'un fossé, avec une basse-cour et une église Saint-Michel) dont le lignage contrôle alors le siège épiscopal comme le siège abbatial.

Un quartier se maintient toutefois contre les ruines du théâtre et au débouché du pont romain, tandis qu'abbayes et petites églises ponctuent l'espace péri-urbain.

8. Cité et Château de Limoges en 1270

Les « deux Limoges » sont en forte expansion malgré les rivalités entre leurs habitants, obligés de prendre parti dans le conflit opposant les Plantagenêt aux Capétiens (Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre et duc d'Aquitaine, est tué à Châlus, en 1199, par un archer du vicomte de Limoges).

Au 13^e siècle, le dédoublement urbain s'est renforcé. La nouvelle enceinte du Château est trois fois plus vaste que celle de la Cité. Ses murs, hauts de 12 m et épais de 2, aux 8 portes d'accès équipées de tours et de ponts-levis, au fossé de 20 m de large et de 7 m de profondeur - à sec ou en eau, impressionnent. Sa primauté est indiscutable en raison du dynamisme et de l'augmentation de sa population d'artisans. Implantés près du monastère de Saint-Martial, les orfèvres-émailleurs ont su habilement profiter du patronage des Plantagenêt pour diffuser en Europe *l'Œuvre de Limoges*, terme faisant office de « marque déposée » pour les objets émaillés limousins.

Mais les deux villes ont aussi agi de concert en contestant l'autorité seigneuriale. Dès 1203, les habitants de la Cité obtiennent de l'évêque la reconnaissance de leur communauté sous le nom de consulat ; leurs « rivaux » n'arrachent le pouvoir communal à l'abbé de Saint-Martial qu'en 1212 avant d'affronter une guerre « de la Vicomté » qui leur fait perdre la plupart de leurs libertés vers 1270.

L'intense activité architecturale ne souffre pas de ces tensions. En 1270, les principaux édifices religieux sont reconstruits (Saint-Pierre-du-Queyroix, Saint-Michel-des-Lions...) ou remaniés (cathédrale, abbayes Saint-Martial, Saint-Augustin, Saint-Martin et Sainte-Marie de la Règle).

Cette époque voit le développement de l'entre-deux-villes et de nouveaux faubourgs en-dehors des remparts où s'établissent hôpitaux et léproseries, ainsi que les ordres Mendiants. L'activité du Naveix, port doté d'un ramier - destiné à arrêter le bois flotté - décuple avec la construction d'un second pont sur la Vienne, à l'accès protégé par l'enceinte. L'évêque souhaite ainsi garder dans la Cité une partie du trafic commercial. Significativement, aucune voie directe ne relie vraiment les deux Limoges...

9. L'abbaye Saint-Martial

Début du 4^e siècle : lieu de sépulture de Martial, premier évêque de Limoges

6^e siècle : une chapelle funéraire (*crypta*) et une église, Saint-Pierre-du-Sépulcre, desservies par des clercs

848 : communauté monastique bénédictine patronnée par l'empereur Charles le Chauve

855 : sacre de son fils comme roi d'Aquitaine et construction d'une nouvelle basilique

Début du 11^e siècle : prodigieux rayonnement de l'abbaye, rattachée à l'ordre de Cluny

Pour améliorer l'accueil des pèlerins cheminant vers Compostelle, la reconstruction de ce grand monastère urbain s'impose au cours du 11^e siècle.

En 1028, une cérémonie de dédicace de la basilique du Sauveur, précédant de peu la promotion de Martial au rang d'apôtre (1031), inaugure cette première phase : élévation du chevet, des parties basses du clocher-porche, de l'amorce du transept et des trois travées orientales de la nef.

Avec l'arrivée des Clunisiens (1062), la deuxième phase concerne les voûtes des travées occidentales décorées de peintures ainsi que le début de

l'édification des bâtiments monastiques (1063-1114). C'est donc une abbatale quasiment achevée que le pape Urbain II consacre le 30 décembre 1095. Son plan caractéristique avec un déambulatoire à chapelles rayonnantes la rattache au groupe des églises de pèlerinage (Sainte-Foy de Conques, Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Martin de Tours et Saint-Jacques-de-Compostelle).

Bénéficiant de la faveur des rois Plantagenêt qui y sont couronnés (Henri II en 1152 et Richard Cœur de Lion en 1167), son embellissement se poursuit alors par les parties hautes du clocher. Cette abbaye qui abrite une centaine de moines est, au 13^e siècle, un jalon essentiel dans la diffusion des formes gothiques en direction du Midi de la France.

C'est aussi un exceptionnel foyer artistique. L'activité de son célèbre *scriptorium* et de son atelier d'enluminure en fait la deuxième bibliothèque de France après celle de Cluny. Dépositaire de la culture savante, l'abbaye réalise une synthèse entre la tradition classique et l'esprit chrétien dans sa version profane : langue limousine des troubadours et amour courtois, innovations musicales avec les polyphonies vocales.

10. La cathédrale Saint-Etienne

À la suite de l'édit de Milan (313) reconnaissant le christianisme au même titre que les autres religions, un lieu de culte est privilégié dans la cité : apparaît ainsi le groupe épiscopal dont l'élément majeur est l'église cathédrale. Plusieurs édifices précèdent l'actuelle église-mère du diocèse dont la construction entreprise au 13^e siècle n'est achevée que 6 siècles plus tard.

Si l'emplacement du siège épiscopal créé par saint Martial reste incertain, le site du Puy Saint-Etienne abrite depuis le 5^e siècle une cathédrale qui, remplaçant vraisemblablement un temple païen, conserve les orientations de la voirie antique.

Mais l'édifice ne prend une réelle ampleur qu'à la période romane : en 1074, une cérémonie solennelle consécutive à un incendie amorce sa reconstruction. Consacrée par le pape Urbain II à Noël 1095, elle rivalise ouvertement avec sa voisine la basilique Saint-Martial. De cette campagne architecturale demeure la base du clocher-porche à contreforts, typique du roman limousin, une crypte à

déambulatoire (sous le chœur actuel) et l'angle nord-est du transept.

Vers 1160, l'édifice est sans doute embelli par un portail dont proviennent peut-être trois têtes masculines, assimilables au premier gothique.

Le clocher est aussi repris autour de 1240 : son étage carré est représentatif du gothique classique. Dès 1273, la première pierre est posée et ce chantier reste en activité jusque vers 1330. Sa parenté avec les cathédrales de Clermont, Narbonne ou Bordeaux a suggéré d'attribuer sa conception à l'architecte Jean Deschamps.

La conjoncture politique et économique ne permet de reprendre ce chantier que dans la 2nde moitié du 15^e siècle, avec deux travées de la nef et le transept nord, puis d'édifier, au début du siècle suivant, le portail Saint-Jean, spectaculaire œuvre flamboyante et le jubé de la première Renaissance (vers 1535).

Les travaux sont suspendus à l'aube des guerres de Religion lesquelles endommagent la cathédrale.

Ce n'est qu'au 19^e siècle que d'importantes interventions conduisent à l'achèvement de la nef, enfin raccordée au clocher en 1888.

11. Limoges à la Renaissance

L'essentiel depuis le 14^e siècle :

- 1370 : mise à sac de la Cité par le Prince Noir, fils du roi d'Angleterre
- 1475-1483 : suppression du consulat du Château
- 1481-1572 : transmission de la vicomté à la maison d'Albret, rois de Navarre
- 1523 : le français remplace la langue limousine dans les actes administratifs
- Henri, roi de Navarre et vicomte de Limoges, devient roi de France sous le nom d'Henri IV ; la vicomté est réunie au domaine royal.

Après les troubles de la guerre de Cent Ans, le 16^e siècle s'avère plutôt une période de paix et de prospérité pour Limoges, l'une des 30 villes les plus peuplées du royaume. Il voit s'affirmer le Château, appelé désormais la Ville, pour signifier la volonté de ses consuls de représenter Limoges dans sa totalité. Possédant des comptoirs dans les principales cités d'Europe, ses marchands en font une place commerciale d'importance.

Cet atout va bénéficier aux émaux dont l'art réapparaît vers 1480 sous une forme renouvelée.

Leur diffusion rapide hors du Limousin est aussi favorisée par la nouvelle vicomtesse de Limoges, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Célèbre protectrice des arts, la sœur du roi François 1^{er} détient en effet de nombreux émaux peints.

L'évêque de Limoges Jean de Langeac, humaniste et proche conseiller du roi, a pu lui aussi introduire à la Cour Léonard Limosin, qualifié d'émailleur et peintre du roi Henri II. Le quartier Manigne concentre alors les ateliers des familles participant à cette activité de luxe dont les maîtres, respectés, sont souvent honorés du titre de consul.

Les temps difficiles des guerres de Religion touchent peu Limoges : malgré le prosélytisme réformé de Jeanne d'Albret, la population, attachée au culte des saints, reste très majoritairement catholique.

A la fin du siècle, les anciennes franchises et libertés locales de la Ville s'effacent devant l'absolutisme royal naissant et, en 1602, le roi Henri IV, dernier vicomte de Limoges, prenant prétexte d'une émeute antifiscale, réduit de moitié le nombre des consuls, contrôle les élections et fait perdre tout prestige aux charges municipales.

12. Limoges en 1680 : la ville unifiée

Cette épithète lui est accolée en raison de l'élan constructeur engendré par le mouvement de la Réforme catholique, perceptible au cours du 17^e siècle dans tous ses quartiers.

L'aspect bipolaire de Limoges reste très visible même si la Cité abrite désormais une population essentiellement cléricale. Malgré son inachèvement, la cathédrale domine les deux demeures épiscopales (celle héritée du Moyen Age et le « château de Langeac » qui prend appui sur l'enceinte), le quartier des maisons canoniales, les nouveaux couvents des Clarisses, de la Providence, des Sœurs de la Croix et des Carmes déchaussés, tandis qu'en contrebas, l'abbaye de la Règle, dont la reconstruction des bâtiments monastiques vient de s'achever, veille sur l'église Saint-Domnolet et la citadelle du Naveix.

Corsetée dans ses remparts, la Ville, devenue siège d'une Généralité et d'un gouverneur militaire, voit sa population augmenter et lotir intra-muros les espaces

encore disponibles. C'est désormais le clocher de Saint-Michel-des-Lions qui surplombe les bâtiments du pouvoir (logis du Breuil — résidence royale et des hôtes illustres, présidial, maison des Trésoriers) et les couvents Saint-François, des Ursulines et des Oratoriens. Des hôtels urbains construits pour de nouveaux officiers royaux parsèment les rues descendant vers Saint-Martial, devenue simple collégiale. A proximité, le collège des Jésuites forme les élites masculines de la province.

Si le quartier du pont Saint-Martial n'a guère changé, l'entre-deux-villes se voit doté de bâtiments religieux, rénovés ou reconstruits, qui inscrivent dans la pierre, de manière souvent imposante, ce renouveau spirituel : séminaire des Ordinands, couvents (Saint-Martin aux Feuillants, Bénédictins de Saint-Augustin, Jacobins, Carmélites, Visitandines, Récollets de Sainte-Valérie, Urbanistes de Sainte-Claire), églises et chapelles. Mais le Grand Siècle est également l'époque du « grand renfermement » des mendiants, considérés comme des dangers pour l'ordre public ; ils sont hébergés dans le nouvel hôpital général, administré par des congrégations.

13. Limoges en 1780 : la ville des intendants

Piloté par les administrateurs royaux successifs, un patient remodelage urbain fait tomber les murailles qui ouvre la ville et esquisse un Limoges plus salubre et moderne.

En l'espace de trois générations, sous l'impulsion des représentants du roi, le changement urbain de cette capitale provinciale apparaît flagrant. Les intendants ont œuvré avec constance au développement de Limoges qui, malgré sa stagnation démographique, est alors le plus important carrefour routier du sud de la Loire.

Le premier à agir dans ce domaine est Boucher d'Orsay : après avoir fait combler le « creux des Arènes » en 1718, il transforme cette zone malfamée en promenade, baptisée « jardin d'Orsay ». Tourny ouvre ensuite des brèches dans les remparts et fait élever autour de 1735 une porte majestueuse commandant une grande place de laquelle part une voie rectiligne. Turgot fait combler les fossés pour

établir une ceinture de boulevards, abattre les murailles à l'exception des portions servant de soutènement et dresse un plan d'alignement des rues. D'Aine poursuit l'aménagement de promenades et fait tracer les places Dauphine et celle qui porte encore son nom.

Si des bourgeois fortunés font bâtir des hôtels particuliers, l'évêque L.-C. d'Argentré, le clergé et les commissaires du roi sont les commanditaires d'édifices néo-classiques remarquables dus à l'architecte limousin Joseph Brousseau : palais épiscopal, chapelles de la Visitation et de la Providence, hôpital général, intendance et présidial, extension du collège royal.

Les années 1760-1790 sont aussi celles de la mise en place d'une industrie née de la découverte à Saint-Yrieix, près de Limoges, d'un gisement de kaolin, l'argile blanche nécessaire à la réalisation de la porcelaine dure, comparable à la très convoitée production chinoise.

Bien qu'en 1767, un édit royal ait redonné des compétences à la municipalité, celui-ci a aussi institué un maire et des échevins dans la Cité : l'union entre les deux entités reste un combat...

14. Limoges en 1860 : la ville unifiée

Sous le Second Empire, l'arrivée du chemin de fer (1856) inaugure la métamorphose industrielle de la ville.

Depuis 1792, la Cité est enfin réunie à la municipalité de la Ville. Cette situation permet à Limoges de mieux affronter un siècle riche en bouleversements politiques, économiques et démographiques. Comptant environ 40 000 habitants en 1860, elle amorce alors le délicat passage de sa condition de ville industrielle à celle d'une ville industrielle où la porcelaine devient le moteur principal de son développement.

A l'issue de la période révolutionnaire, son aspect monumental est modifié.

Limoges ne conservant plus que quatre paroisses, des églises reçoivent diverses affectations (casernes, ateliers, écoles...) ou sont démolies : c'est le cas de Saint-Martial, qui laisse un grand vide jusqu'à l'édification d'un théâtre en 1840.

Au cœur de la ville haute, un marché couvert prend la place de l'étang de la Motte, asséché. Si des incendies conduisent bien à des reconstructions, celles-ci restent limitées. Globalement vétuste et dépourvu de monuments publics récents (à l'exception d'une extension du lycée impérial et du palais de justice), le centre ancien commence à se paupériser. Quant à la Cité, en marge du cœur économique, elle s'engourdit.

Avec la voie ferrée reliant désormais Limoges à Paris, le percement du tunnel ferroviaire et l'édification de la gare dite d'Orléans, des opérations d'urbanisme, financées par des emprunts, se font jour.

Des sociétés immobilières achètent des terrains et proposent de les lotir selon des plans précis (quartiers résidentiels de Beaupeyrat ou Brettes-Jourdan...). Au bord de la rivière et sur le plateau vont s'édifier des faubourgs plus industriels et populaires.

Les autres changements notables sont la construction du Pont-Neuf, de l'avenue qui le relie à la place de la mairie -encore modeste - et de quelques autres artères qui ne zèbrent pour l'heure qu'un verdoyant paysage.

15. Limoges en 1914 : la cité porcelainière

Un centre-ville en mutation et une agglomération à l'expansion rayonnante conduisent à un réel changement d'échelle à la veille de la Première Guerre mondiale.

En 1911, Limoges compte 93 000 habitants. Cette spectaculaire croissance, liée à l'arrivée de main-d'œuvre en provenance des campagnes environnantes, engendre une extension considérable de l'agglomération.

Qualifiée de « ville rouge », notamment à cause du rougeoiement des fours à porcelaine et en raison de sa couleur politique (création de la CGT en 1895, grèves à caractère révolutionnaire de 1905), Limoges offre plutôt le visage d'une ville noire.

Les cheminées de ses 120 fours font en effet retomber une suie charbonneuse sur sa trentaine de manufactures porcelainières, ses 19 usines de chaussures et ses maisons récentes aux toits d'ardoise, alignées le long d'avenues rectilignes.

Situés en majorité au Nord-Est du centre ancien, ces quartiers mêlent production et habitat ouvrier individuel. L'essentiel des manufactures se concentre autour de la gare des Charentes où arrive le charbon et d'où partent, en direction des ports de l'Atlantique, l'« or blanc » et autres produits finis. Les familles aisées s'installent à l'Ouest (quartier des Emailleurs) afin d'échapper aux fumées polluantes.

La municipalité s'efforce de régénérer le centre-ville délaissé. Son aspect est celui d'un vaste chantier : après le quartier du Viraclaud, c'est celui du Verdurier, aux ruelles pittoresques mais insalubres, qui est éventré pour percer la rue centrale (rue Jean Jaurès), en projet depuis des décennies.

La cohorte des nouveaux bâtiments publics (préfecture, poste, cirque-théâtre, bibliothèque, musée national) rejoint ainsi l'hôtel de ville (1883), symbole du pouvoir communal triomphant.

Les jardins de l'Evêché, acquis par la Ville en 1909, sont ouverts au public tandis que l'esplanade du Champ de Juillet est reconvertie en promenade. Malgré une urbanisation insuffisamment maîtrisée du fait de sa fulgurance, le cadre de vie du plus grand nombre s'améliore.

16. Le renouveau artistique à Limoges

Promue au rang de capitale internationale de la porcelaine à la fin du 19^e siècle, Limoges doit une part de sa réussite au savoir-faire de ses doreurs et décorateurs.

Formant une aristocratie ouvrière, ces derniers, qui s'appellent eux-mêmes « les artistes », fréquentent le musée fondé en 1845 par le préfet Morisot (le père du peintre impressionniste) dans un but utilitaire, comme un « complément gratuit d'une éducation professionnelle. »

Leur habileté est également stimulée par l'Ecole municipale d'art décoratif qui, forte des récompenses reçues, devient nationale en 1881. L'ENAD est aussitôt rattachée au musée Adrien Dubouché, « vitrine » de la porcelaine de Limoges et de l'histoire des céramiques.

Très hiérarchisée, cette industrie exige alors une main-d'œuvre nombreuse (10 000 ouvriers

porcelainiers sont recensés en 1900) et plutôt féminine, allant des décorateurs, tels que « sujettistes » ou « fleuristes », aux « retoucheuses ».

Elle engendre un art funéraire singulier qui permet à ces peintres d'exprimer sur porcelaine, matériau dont la fragilité n'est pas sans analogie avec la vie elle-même, la douleur de la mort, la révolte ou l'espérance. De la veine classique à l'inspiration romantique, les allées du cimetière de Limoges continue de présenter un émouvant « livre d'art en plein air. »

Parallèlement, la tradition de l'émail réapparaît vers 1850. Dans les pas de ses rénovateurs limousins, Ernest Ruben ou Louis Dalpayrat (frère du céramiste de l'Art nouveau), Paul Bonnaud, ancien élève de l'ENAD, devient, après sa participation à l'exposition universelle de 1900, l'un de ses protagonistes les plus prometteurs.